

manifesté était si violent, que les soldats en pâlirent et que le lieutenant qui les conduisait baissa le front.

C'est ce qui sauva la troupe, car si elle avait manifesté la moindre idée de répression contre les cris de la foule, elle aurait été immédiatement serrée, comme dans un étouffement, entre les deux haies profondes qu'elle traversait et impitoyablement massacrée, tant l'exaspération était grande.

Leur mine déconfite, leur attitude honteuse, n'attirèrent aux soldats que des huées, des vociférations injurieuses de la part des plus exaltés de la foule.

La plupart se découvraient respectueusement devant les infortunés. Des femmes plus hardies et saisies de pitié ne craignirent pas de franchir les rangs de la troupe, pour porter aux prisonniers des consolations et des vivres.

Quelques braves cœurs prirent le bras des vieillards pour les soutenir; d'autres enlevèrent les enfants dans leurs bras et marchèrent, fiers et dignes, au milieu des soldats, parmi les prisonniers qu'ils secouraient et qu'ils encourageaient.

L'officier qui commandait l'escorte jugea prudent de ne pas s'opposer à ces manifestations. Mais il rageait intérieurement, et il fit hâter le pas à ses hommes, en leur ordonnant de serrer les rangs.

Le cortège était à une centaine de pas de la prison de Rouen, lorsqu'un homme se faulant parmi les prisonniers s'approcha de Marie-Jeanne.

Les soldats étaient trop occupés à surveiller les dispositions des curieux, pour qu'ils ne fussent pas distraits de leur mission.

Aussi notre individu put-il, sans être aperçu, presser le bras de madame Du Cantel et lui glisser quelques mots à l'oreille.

Marie-Jeanne tressaillit et son visage se colora d'une lueur fugitive.

Comme on arrivait aux portes de la prison, l'inconnu profita pour s'esquiver du tumulte causé par l'entrée précipitée des prisonniers et de leur escorte qui avait hâte de se mettre à l'abri des insultes et des menaces de la multitude.

Quel était cet homme? Quelles paroles étranges avait-il prononcées pour émouvoir à ce point Marie-Jeanne qui paraissait pourtant en ce moment comme la statue de la résignation?

Avant de nous expliquer sur cet incident, d'autres événements importants sollicitent notre plume.

CHAPITRE XXX

Rira bien qui rira le dernier.

Dans la nuit qui suivit le jour où Marie-Jeanne, le Petit-Pierre et toutes les malheureuses familles des suppliciés avaient été jetés pêle-mêle dans la prison de Rouen, déjà regorgeant de paysans incarcérés, une troupe d'une cinquantaine d'hommes suivait, silencieusement et en bon ordre, la route qui conduisait de Malanay à la capitale de la Normandie.

Ils marchaient sur quatre rangs, paraissant escorter un prisonnier qui se trouvait au milieu d'eux, les mains liées, sans arme, tête nue.

Ce prisonnier, de haute mine et de fière attitude, les dépassait presque tous de la tête.

A son visage résolu, à ses yeux brûlant d'une flamme sombre, à son front hardi, à sa démarche rapide, et qui avait l'air de presser l'allure de son escorte, il semblait ne pas se préoccuper de la triste situation où il se trouvait.

Son regard s'élançait dans la nuit, cherchant à tromper les ténèbres et à pénétrer les formes vagues et indéfinies qui se dessinaient à l'horizon. Il paraissait avoir grande hâte d'arriver au lieu où la troupe le menait, sans doute dans quelque oubliette d'où il ne serait extrait, après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire, que pour être mené à la roue ou au gibet.

Les hommes de l'escorte étaient tous armés de fusils ou de mousquets. Ils portaient le costume militaire de l'époque; mais, chose bizarre, ils paraissaient fort gênés sous cet équipement. Certains étaient fort embarrassés de leurs baudriers et portaient leur arme d'une façon très inexpérimentée.

Un vrai troupier eût ri de la démarche un peu grotesque de ces soldats, qui avaient l'air d'avoir été improvisés, mais s'il se fût approché et qu'il eût pu voir leurs traits énergiques, leurs yeux farouches, leurs bras musculeux et leurs mains rudes serrant fortement l'épée ou le fusil, il eût changé d'opinion sur la valeur de cette troupe.

En tête marchaient deux hommes vêtus du costume des officiers du roi. Il y avait aussi quelque chose d'étrange dans leur aspect, mais il fallait un œil exercé pour saisir cette particularité et la nuit qui les enveloppait eût dérouteré tout regard curieux.

Une pointe du croissant de la lune piqua enfin le ciel, à l'horizon, et une lueur grisâtre se répandit dans la campagne, permettant aux objets de mieux accuser leur forme.

Le prisonnier se dressa sur ses pieds et son regard se plongea dans le lointain.

En ce moment pointèrent comme de grands mâts les flèches des nombreux clochers de Rouen.

Le visage de notre homme s'éclaira et un soupir de satisfaction profonde monta de sa poitrine; puis un sourire énigmatique plissa sa lèvre.

Cette manifestation de contentement arracha un gémissement à un être informe qui marchait à côté du prisonnier.

Petit, les épaules voûtées, la face livide, le front baissé, tout l'ensemble du corps affaibli, il allait péniblement, les mains liées derrière le dos, les jambes entravées par un forte corde qui ne lui permettait de faire que de petites enjambées, hâtant le pas sous les rudes menaces des soldats. Parfois trébuchant contre une pierre du chemin, il roulait à terre. Un violent coup de botte d'un homme de l'escorte le remettait sur pied en lui arrachant des cris et des sanglots.

Le premier prisonnier était Noël Du Cantel.

Le second, ainsi maltraité, c'était le malheureux La-